L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 9 mars 1909.

Thermomètre de E.Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	68	20
Midi.....	64	18
3 P. M.....	62	17
6 P. M.....	62	17

Notre Station Navale.

Sans qu'il soit possible d'affirmer que la station navale de la Nouvelle-Orléans ne sera pas fermée, bien que l'ordre en ait été donné par le Secrétaire de la marine sortant, M. Newberry, nous apprenons, et notre communauté entière s'en félicite, que les démarches de nos Représentants à Washington n'ont pas été frappées de stérilité, car M. Meyer, le nouveau Secrétaire de la marine a décidé qu'elle resterait encore ouverte jusqu'à ce que lui parviennent les renseignements qu'il demande à son sujet.

Nous avons dit le très grand désappointement qu'on avait éprouvé ici en apprenant l'ordre donné à cet égard par M. Roosevelt, le dernier peut être de sa carrière officielle.

Cette station avait été rêvée par nous pendant tant d'années; nos Sénateurs et Représentants avaient tant travaillé à nous la faire octroyer et nous fondions de si brillants espoirs sur les avantages qu'elle nous vaudrait, le mouvement d'affaires qu'elle ferait naître, tout cela ajouté à ce qui nous paraissait être un geste hostile du Président, devait nous causer d'amers regrets.

On conçoit donc le sentiment d'aise qui s'est emparé de nous au reçu du télégramme nous apprenant la tournure nouvelle qu'avaient prise les choses, et la presque certitude que la station nous serait conservée.

En mandataire consciencieux, M. Meyer, le membre du nouveau cabinet présidentiel, veut agir intelligemment et,pour cela, il s'est adressé à l'amiral Singer, commandant de la station, pour en obtenir un rapport qui lui dira les travaux qui s'y sont faits au cours des dernières années. A lui alors de décider de l'importance, de l'utilité de ces travaux et de la nécessité de maintenir la station ou de la supprimer.

L'ordre lancé par le Secrétaire Newberry est d'autant moins compréhensible,qu'en maintes occasions il s'est exprimé et même montré favorable à notre station navale. En en parlant il aurait dit une fois, qu'elle était la mieux conditionnée du pays; qu'elle était pourvue de machines et d'un outillage qui en faisait peut-être la première du monde.

—Je n'en conseillerai pas l'agrandissement, mais j'en favoriserai le maintien, disait-il.

Quelle influence mauvaise a donc pu être mise en œuvre pour nuire à la Nouvelle-Orléans ? tôt ou tard nous le saurons, car nous avons des hommes remuants au Congrès qui ne s'épargneront aucun effort pour faire le jour sur le mystérieux et fâcheux incident.

Quand donc une harmonie réelle et non de surface, règnera-t-elle entre les populations du Nord et du Sud ? verrons-nous jamais le jour où les hommes qui dirigent nos destinées comprendront qu'ils ont des obligations à remplir vis-à-vis du Sud comme vis-à-vis du Nord; que nous contribuons à la richesse de la nation et que nous ne devons pas être exclus du partage de ses faveurs.

Il nous répugne d'attribuer à M. Roosevelt un sentiment qui aurait pour le Sud l'apparence de l'inimitié, bien que les circonstances nous y autorisent; nous préférons laisser les événements nous éclairer à cet égard.

Céleste Mogador.

Chronique parisienne :

Pomaré, Maria,
Mogador et Clara,
A mes yeux enchantés
Apparaissez, belles divinités !

Elle est morte, la dernière survivante de ce quatuor de Talocheuses, célébrées par Gustave Nadaud, et qui furent, sous la république de 1848, ce que devaient être, sous le second Empire, les Rigolboche et les Alice la Provençale, et sous la troisième république, les Goulue et les Grille-d'Egoût.

Ce nom de Mogador serait aussi complètement oublié que celui des trois autres "divinités" chorégraphiques, si des publications scandaleuses en attirant sur lui les foudres de la justice, ne l'avaient rendu tristement célèbre, et si, par un coup de fortune, elle ne l'avait échangé contre un nom aristocratique.

Il marque une date, ce nom de Mogador. C'est, en effet, au mois d'août 1844—elle avait vingt ans—au lendemain du bombardement de la forteresse marocaine par le Prince de Joinville, que Céleste Vénard fut baptisée, par ses fanatiques du Prado (bal public qui se trouvait presque en face du palais de justice, sur l'emplacement du tribunal de commerce), de ce glorieux pseudonyme. Cette auréole, elle la dut moins au prestige de sa danse audacieuse qu'à sa troublante plastique, dont un de ses biographes—car elle eut les honneurs de la biographie—nous a transmis cette piquante description :

"Belle grande femme, aux cheveux brune, sourcils bien arqués, elle avait les altières proportions des cariatides michelangesques. Grêlée, mais juste assez pour avoir un faux air de la Vénus de Milo, elle avait, de plus que la Vénus de Milo, des bras, et de fort beaux. Aussi relevait-elle, au bal, les manches de son bourgeron de débardeur, costume qu'elle avait adopté parce qu'il se prêtait admirablement à sa chorégraphie spéciale, et sous lequel le crayon de Gavarni l'avait rendue populaire."

Comme il arrive souvent pour ceux ou celles qui, après avoir eu leur heure de notoriété, se survivent obscurément, à plusieurs reprises le bruit de sa mort avait couru. Moi-même, je l'avais annoncée en une courte notice nécrologique. J'étais alors en villégiature au Vésinet, et grande fut ma surprise lorsque, le lendemain, on me fit passer une carte ornée d'une couronne comtale.

Etait-ce un spectre que j'allais voir apparaître ?

Elle entra.

C'était un spectre, en effet, que cette petite femme ratatinée, au visage pâle, troué de deux yeux éteints, encadré d'épais bandeaux couleur de neige, et dont un manteletet de soie noire drapé sur de maigres épaules et une pauvre robe de lainage gris exhalaient encore, en dépit de leur aspect minable, un parfum de lointaine élégance.

Comme je promenais, de la carte que je roulais nerveusement entre mes doigts à cette apparition fantomatique, un regard où se lisait mon incertitude de son identité :

—C'est bien moi, Céleste Mogador ! dit-elle avec un poignant sourire....Et vivante, bien vivante, trop vivante, hélas ! Plût à Dieu que vous eussiez dit vrai et que je fusse morte ! J'aurais fini de souffrir !

Je crus qu'elle allait défaillir, et elle s'imagina sans doute, à voir mon air apitoyé, que je me méprenais sur les causes de cette défaillance. Car elle reprit aussitôt :

—Oh ! ce n'est pas cela !.... Ce n'est pas du dénuement que je souffre ! Le ciel, qui ne m'a guère été miséricordieux, m'a du moins épargné cette suprême disgrâce ! J'ai quelques petits revenus, qui suffisent amplement à mes besoins et à mes désirs de vieille femme revenue de tout ! Non.... je souffre d'un mal plus cruel, et que les vieillards ressentent plus cruellement.... Et ce mal, c'est la solitude !

Ce fut un trait de lumière. Cette créature falote prit soudain à mes yeux un air de réalité. Je me souvins de l'avoir maintes fois rencontrée, sans la connaître et sans que le désir m'en vînt, soit en chemin de fer, en allant ou revenant du Vésinet à Paris, soit dans les rues du bourg....

Et seule, toujours seule !

Elle continua :

—La solitude !.... C'est le boulet que je traîne désespérément.... c'est l'expiation — et quelle expiation !—d'une jeunesse que je voudrais ne pas avoir vécue, et dont j'éprouve comme une nausée quand le souvenir de son ignominie me remonte à la mémoire ! Mais est-il bien juste de me faire porter à moi seule tout le poids de cette ignominie ? Les enfants sont en général ce que les font leur père et leur mère.... Mon père ?.... J'avais à peine dix ans quand je l'ai perdu !.... Elevée par une mère sans entrailles, livrée par elle à la passion brutale de son second mari, je m'enfuis un matin de cette géhenne et j'errai plusieurs jours, comme une folle, à travers Paris, mourant de faim, demi-morte, subissant, quand je passais sous les ponts, l'hallucinante attirance de l'eau !.... Que ne m'y suis-je abandonnée !..... Bref, dans ma détresse, je ne trouvai d'assistance et de pitié qu'auprès des filles perdues, de refuge que dans ces asiles dont Maupassant a fait la monographie lamentable !...

"C'était immonde, mais je n'en eus la conscience que lorsqu'il était trop tard ! Je fis plus immonde encore.. Pour me venger de ma vie manquée, j'étalai cyniquement toutes mes hontes dans un livre qu'aux temps anciens on eût fait brûler en place publique par la main du bourreau !....Et ce n'est pas moi seule que je déshonorai, je traînai dans la boue nos plus pures gloires....J'osai flétrir la mémoire de ce douloureux Alfred de Musset !....Il semblait que, dès lors, il n'y eût plus pour moi de rédemption possible.... Si indigne que je fusse, elle me fut, comme à Madeleine, donnée par l'amour ! J'aimai de toutes les forces de mon âme un gentilhomme au grand cœur miséricordieux, qui, connaissant mon passé de honte, entreprit la noble et lourde tâche de les racheter !.... Il fallait d'abord quitter Paris, ce Paris témoin de mes misères ! Le comte avait vécu de longues années en Australie....Il sollicita le consulat de Melbourne....Nous partîmes ....Mais la réputation infâme de Céleste Mogador avait précédé là-bas la comtesse.

"Les descendants des convicts nous mirent en quarantaine, et nous menâmes une existence de parias jusqu'au jour où miné par le chagrin plus encore que par la maladie, mon mari mourut !.... Je revins en France en proie au plus violent désespoir, mais apaisée, guérie de mes rancunes, n'ayant plus qu'une idée, poursuivre ma réhabilitation par le travail, consacrer à des œuvres saines les dons intellectuels dont j'avais fait un si mauvais usage .... Vous savez l'effort littéraire et dramatique que j'ai fourni, en tissant roman sur roman — "les Voleurs d'or," "la Sapho," "Miss Powell," "Est-il fou ?" "les Forçats de l'amour," et tant d'autres — faisant jouer un peu partout des pièces, drames ou comédies, dont quelques-unes, "les Voleurs d'or," tirés de mon roman ; l'"Américaine" et "Pierre Pascal," obtinrent un succès considérable. J'étais très encouragée par le bon Dumas et par Janin, qui, parlant d'un de mes livres, disait: " Il n'y a qu'une " femme heureusement douée et " très intelligente qui puisse ain- " si se transformer, se réhabili- " ter par l'intelligence, renoncer " à l'aventure et conquérir une " place honorable parmi les fem- " mes distinguées et les bons " écrivains de son temps."..... Mais chaque fois que d'autres s'occupaient de mes romans ou de mes pièces, j'avais l'atroce douleur de lire dans leurs comptes rendus: "La comtesse, plus connue sous le nom de Céleste Mogador !" Il y a vingt ans que dure ce supplice, et j'y ai survécu....Mais le jour où vous apprendrez que je suis morte, vous pourrez dire: "Elle est morte de "cela !"

Depuis cette conversation, je n'ai plus revu Céleste Mogador. Il y a quatre ans, elle s'était retirée à l'asile national de la Providence, rue des Martyrs, où elle vient de s'éteindre après trois attaques de paralysie, dit-on.... mais c'est de "cela" qu'elle est morte !

LE PROGRAMME NAVAL ANGLAIS

D'après le rédacteur parlementaire du " Daily Telegraph ", le programme naval de 1909 comprendra 4 "Dreadnought" et un cinquième pourra être mis en chantier, selon l'importance des constructions étrangères.

On considère cette combinaison comme un compromis entre les deux propositions extrêmes faites, l'une par l'Amirauté, l'autre par les partisans d'une politique d'économie. L'une demandait six cuirassés, les autres n'en voulaient que quatre.

On ne croit pas que la question soit, jusqu'à présent, résolue par le cabinet, dont les avis sont partagés. M. Asquith, lui-même, embarrassé par ses déclarations de l'an dernier, relatives au principe du double pavillon, semble être encore dans l'indécision.

THEATRES.

TULANE.

John Drew, l'artiste toujours jeune et toujours excellent attire chaque soir un public nombreux et élégant au Tulane.

Son interprétation de Jack Straw est des meilleures et ce rôle paraît lui convenir tout particulièrement.

La troupe qui accompagne M. Drew est dans son ensemble une des meilleures qui aient paru cette saison sur la scène du Tulane.

"Jack Straw" sera donné en matinée cet après-midi à 2 heures et samedi.

CRESCENT.

Les deux représentations de "Sis Hopkins," données hier au Crescent avaient attiré un nombreux public qui a manifesté par ses applaudissements répétés la satisfaction que lui causait le jeu excellent de Mlle Rose Melville. Les autres artistes qui sont à la hauteur de leur rôles ont aussi reçu leur part des applaudissement.

"Sis Hopkins" sere encore donnée en matinée demain et samedi.

ORPHEUM.

Tous les numéros présentés cette semaine sur la scène de l'Orpheum sont excellents et c'est devant des salles combles que se lève le rideau.

Au nombre des artistes qui paraissent le plus particulièrement plaire au public, il faut citer Harry Linton et Anita Lawrence, qui interprètent une charmante saynete intitulée "Married Now."

Les frères Wilson et l'orchestre vénitien reçoivent aussi leur bonne part des applaudissements.

Incendie à Shreveport.

Shreveport, 9 mars — Les bâtiments de la Caney Refining Company situés à quelque distance de Shreveport ont été entièrement détruits, cet après-midi par un incendie.

La raffinerie, trois petits bâtiments et un entrepôt contenant 15,000 barils d'huile sont en quelques minutes devenus la proie des flammes.

Un pompier nommé Abrams a été grièvement brûlé par l'explosion d'un baril d'huile.

Bureau de santé.

La réunion mensuelle des membres du Bureau de Santé de la ville a été tenue hier soir sous la présidence du docteur O'Reilley.

Après la lecture des rapports des divers fonctionnaires du Bureau la question de l'inspection des citernes a été longuement discutée, les inspecteurs ayant annoncé la mise en accusation de plusieurs personnes pour violation de la loi pendant le mois.

La question de la tuberculose des vaches laitières a été également discutée.

Arrestation d'un cambrioleur.

Les agents de police Ray et Condo ont procédé hier à l'arrestation du nègre Ernest Baker accusé d'avoir, dans la journée du 2 février, tenté de s'introduire par effraction dans l'épicerie sise au No 2010 rue Philip.

Le gérant du magasin, M. Lee Holliday, avait fait feu sur le nègre au moment où il fracturait la porte et l'avait légèrement blessé.

Baker, malgré sa blessure, avait néanmoins réussi jusqu'ici à dépister les recherches de la police.

Peu après son arrestation il a été confronté par M. Holliday, qui n'a pas hésité à le reconnaître.

Banquet à bord de la "Floride".

Un banquet superbe a été donné hier soir,à bord du vapeur "Floride" de la Compagnie Générale Transatlantique, banquet offert par M. Paul Faguet, l'agent de la Compagnie à New York, et en visite à la Nouvelle-Orléans dans l'intérêt de la Compagnie.

Autour des quatre tables décorées avec goût, ont pris place une cinquantaine de convives, tous des messieurs occupant en ville un rang élevé dans le négoce, la finance et la politique.

Quand en est venu le moment, M. Faguet a pris la parole et dit qu'il était venu à la Nouvelle-Orléans, il y a quatre ans,dans le but d'étudier un plan et d'établir un service de navires entre la France et la Nouvelle-Orléans. Moins de sept mois plus tard, je revenais dans votre ville pittoresque, a-t-il ajouté, pour inaugurer ce service qui, depuis lors a été non seulement maintenu régulièrement, mais augmenté de deux départs mensuellement.

Je ne dirai pas qu'en le faisant nous avons trouvé une mine d'or ; mais ma compagnie reconnait que pour moissonner il faut semer. Grâce aux efforts de notre agent de frêt M. Hendren,et n'oubliant pas notre agent de passagers, M. Orfila, nous croyons que les résultats obtenus, très satisfaisants déjà, deviendront brillants.

Je sais par M. Hendren que vous nous avez prêté votre appui jusqu'à ce jour, et je désire vous en remercier et vous demander de nous le continuer. Demeurez assurés, Messieurs, que nous ferons tout notre possible pour améliorer le service.

Malheureusement, nous avons été forcés de retirer du service de la Nouvelle-Orléans deux de nos navires, la "Foride" et la "Caroline", pour quelques voyages prochains ; mais ce n'est que pour le moment, comme je l'ai expliqué à M. Orfila qui n'a pas paru satisfait de ce retrait.

Cette mesure a été rendue nécessaire à cause de la loi américaine sur l'immigration qui nous oblige à augmenter notre service à New York.

Messieurs, votre présence ici m'est une preuve de l'intérêt que vous inpire la Ligue française, et je suis certain que vous appréciez les progrès ne notre compagnie depuis l'année 1904 dûs à l'énergique administration de son Président, M. Jules Charles Boux, si bien secondé par notre Secrétaire-Directeur-Général Dal Piaz.

Le 31 décembre 1904, la flotte de la compagnie se composait de 54 vapeurs jaugeant 171,000 tonnes, et quatre ans plus tard,le 31 décembre 1908, la flotte comptait 70 vapeurs jaugeant 268,000 tonnes. Cette année encore, nous avons sur chantiers cinq navires qui seront mis en service dès qu'ils seront à flot. En 1904, l'âge moyen de nos vapeurs était de plus de 18 ans : il a été réduit en 1908 à 11 ans et demi. Vous avez là l'indiscutable preuve de l'esprit d'entreprise, de progrès dont a été animée ma compagnie dans moins de cinq années.

Messieurs, en terminant, permettez-que je boive à la santé du Consul de France.

Vous remerciant d'avoir accepté mon invitation, je bois à la santé de vous tous, à la prospérité de la Nouvelle-Orléans, à cette belle terre du Sud et à ses jolies femmes !

M. Faguet avait fait le plus gracieux accueil à tous ses invités, aussi ses paroles ont-elles été écoutées avec intérêt et vivement applaudies.

M. Dejoux a été le premier à se faire entendre après M. Faguet. Le consul, toujours heureux dans l'expression de ses sentiments, a tout d'abord remercié M. Faguet de sa large hospitalité, puis a félicité la compagnie du succès de son entreprise et du brillant avenir qui lui est réservé, grâce aux intelligents efforts de son distingué agent, M. Faguet, qui, non seulement a établi le service de ses navires entre la France et la Nouvelle-Orléans, mais encore en suit les progrès avec le plus constant intérêt.

Nombre de messieurs ont, comme le Consul de France, souhaité à la Compagnie générale transatlantique les plus éclatants succès.

Nous donnons ci-après les noms des messieurs qui assistaient à ce somptueux repas et le menu :

Potage Bisque d'Ecrevisses
Consommé Edouard VII
Bouchées Montglas
Poisson en Belle vue sauce Génevoise
Filet de Bœuf à la Lucullus
Poularde du Mans à la Princesse
Sorbets au Marasquin
Gibier rôti sur toast au Cresson
Salade de Chicorée
Asperges d'Argenteuil Sauce Mousseline
Aspic de foie gras Perigourdine
Glace Mont Blanc
Gateau des Dames
Petits fours
Pont Levêque Camenbert
Roquefort

Officiers du navire—Capitaine, J. Mace ; 2d Capitaine, Paul Brantbome ; Médecin, Coste de Lagrave ; Ingénieur en chef, Louis Lopinion.

Officiers de la Compagnie.—M. Paul Faguet, agent à New York ; M. F. J. Orfila, agent des passagers; M. W. H. Hendron, agent de frêt.

Invités—Col. Elmer E. Wood, officier naval ; Major L. B. Landry Jr, M. Charleton Beattie, Dr Gordon King, Dr A. W. de Roaldès, capitaine P. H. Stretton, Dr J. R. White, Dr J. T. Scott, Hon. Garland Dupré, Hon. V. Dejoux,Consul de France, W.A.Lorensen,R.Specht, J. B, Fox, W. E. Jorvey. A. M. West, E. Wharton Davies, L. B. Steele, George H. Terriberry, G. W. Shepard, E. Allgeyor, A. C. Ahrens, P. A. Lelong, E. Overbeck, Jovite Cau, Hugh McCloskey, R. J. Barr. Adolph Steinhardt, W. P. Toung, A. P. Sanchez, E. E. Carrière, Charles Monsted, George Mansfield, Henry Baumgartner, M. Hollander, P. B. Alker, M. P. Billups.

Représentants de la Presse—MM. James W. Thompson, W. C. Chevis, A. L. Bayhi, Clem G. Heursey. Marc A. Rose.

Une famille dans le dénuement.

Quatre enfants de six à treize ans dans le plus grand dénuement ont comparu hier matin devant le juge Andrew H. Wilson de la Cour Juvénile, qui prendra les mesures nécessaires pour leur venir en aide.

Les quatre petits malheureux dont le nom de famille est Michon, habitent au No 2023 rue Royale. Leur père est mort depuis quelque temps; leur mère est malade et ils n'ont personne qui s'intéresse à leur sort.

Les tristes conditions dans les quelles se débat la famille Michon ont été révélées au Juge Wilson par un agent de police, qui, ces jours derniers a procédé à l'arrestation d'Augusta, l'aînée des enfants, au moment où elle demandait l'aûmone à des passants, à l'angle de la rue St-Philippe.

Les quatre enfants ont été remis aux bons soins de M. Agnew, surintendant de l'Asile de l'Enfance abandonnée.

Parmi les autres jeunes délinquants qui ont comparu devant le juge Wilson se trouvait un nommé Leclaire Fuescher, âgé de 17 ans, demeurant au No 3113 rue Canal. Une accusation d'une extrême gravité pèse sur lui.

La mère d'une fillette de 4 ans, demeurant au No 1009, rue Gravier, a déclaré au juge que Fuescher s'était livré à une tentative de viol sur la personne de son enfant.

Une autre plainte a été portée contre un nommé John Peters, domicilié Promenade Carondelet 123, qui est accusé par sa femme de ne pas subvenir à l'entretien de son enfant mineur.

Accusée de vol.

Une femme du nom de Mary Robinson a été arrêtée hier après-midi par l'agent de police Reggio. Elle est accusée d'avoir volé une somme de $5 dans la demeure de M. John Fonthan, avenue St-Charles 3000, où elle était employée.

CHUTE.

En voulant descendre d'un car à l'intersection des rues Canal et St-Charles, hier matin vers dix heures et demie, W. H. Wardell demeurant rue Prieur, près Ursulines, est accidentellement tombé se blessant aux mains.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No. 77. Commencé le 5 déc. 1908

LA Princesse Noire

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR PAUL MARGUERITTE

DEUXIÈME PARTIE

LA VENGEANCE DU MARQUIS

XXIV

LES BONS S'EN VONT....

(*Suite.*)

—Là, mon oncle, vous allez voir combien vous allez être soulagé

Mais son anxiété se trahit aux yeux d'Emilie, qui secoua tristement la tête :

—Pierre, dit M. Marane, d'une voix suffoquée, tu n'iras pas au château, mon enfant.

" Nous n'irons plus.... jamais plus....

Sa voix se brisa, de grosses larmes lui vinrent : quelle détresse d'être vieux, impuissant, et de voir se commettre, sans pouvoir les empêcher, de semblables vilenies !....

Mais s'il guérissait, s'il reprenait ses forces, il saurait défendre l'infortunée jeune femme, il lutterait pour la faire sortir de sa geôle !....

Vain espoir, tardive résolution. Malgré tous les efforts, toute la science de Pierre, la congestion pulmonaire envahissait le vieillard elle l'étouffait.... Elle l'entraînait, râlant, vers le grand pays de ténèbres d'où nul n'est revenu.

Quand Saffroy arriva au château, il n'eut pas besoin de consulter avec son vieux confrère; M. Marane commençait à ne plus voir et à ne plus entendre. Il devait se débattre un jour et une nuit encore contre la mort.

Quand Pierre Mahès ferma en pleurant les yeux de son oncle, et quand Jeanne Le Chars, pieusement, eut déposé des gerbes de fleurs sur le lit mortuaire, le sort d'Aurore de Morailles venait de se décider.

Le docteur Saffroy avait rédigé et signé le certificat médical conformément à la loi de 1838, et ce certificat, aussitôt légaliser allait permettre M. de Morailles l'accomplissement de son forfait.

Madame Le Chars avait été, depuis l'arrivée de la garde et de l'infirmier, tenue soigneusement à l'écart.

On avait accepté son aide pour le transfert de la marquise Aurore dans une chambre nouvelle, loin de celle qu'elle occupait auprès de Jeanne. Mais là s'était bornée la complaisance de la nurse à son égard.

Cette nurse, appelée madame Rock, était une grande femme d'air dur et d'aspect puritain ; sous son irréprochable sarreau de toile grise, elle évoluait avec une raideur de grenadier. Mais ses larges mains avaient la souplesse nécessaire pour faire un lit, préparer un remède, soulever un corps débile.

Lorsque, l'installation d'Aurore achevée, Jeanne Le Chars se présenta à nouveau pour la voir, elle se heurta à l'inflexibilité de madame Rock.

—Les ordres du docteur Saffroy s'y opposent, madame. Il a défendu, pour aujourd'hui, que la malade reçoive quelque visite que ce soit, même celle de M. André.

" La consigne est également pour M. le marquis, qui la respecte.

Et comme Jeanne insistait, surprise et blessée,—ne savait-on pas ce qu'elle était pour son amie ?—la garde avait appelé à la rescousse l'infirmier, un homme pâle dont le front bombé et le menton saillant exprimaient un indéracinable entêtement.

—N'est-ce pas, Yvon, les ordres du docteur Saffroy ?....

—Formels, avait dit l'infirmier d'une voix nette comme un couperet. C'est la consigne.

—Le docteur, avait daigné ajouter madame Rock, la lèvera peut être demain.

" En ce moment, toute la responsabilité repose sur Yvon, et

Jeanne avait en vain supplié. Elle avait dû se retirer les larmes aux yeux. Une détresse profonde l'avait assaillie, une fois rentrée dans sa chambre : un pénible conflit entre sa tendresse pour Aurore et sa dignité.

Evidemment, sa place n'était plus ici, si on ne lui permettait pas de soigner sa chère malade. Sa dignité lui interdisait d'y rester ; et Maurice n'étant plus là pour les protéger toutes deux ainsi que Jacques, ne devait-elle pas quitter la Roche-Torte, rejoindre au plus tôt son mari à Venise ?

Son désir de se rendre utile, la conscience qu'Aurore ne pouvait compter que sur elle, l'amie fidèle des bons et des mauvais jours, lui firent passer par-dessus sa fierté, sa révolte, son chagrin.

Le docteur Saffroy devait venir ce soir. Elle lui parlerait. Elle saurait à quoi s'en tenir.

En attendant elle avait été avec Jacques et Louise prendre des nouvelles du docteur Marane, elle avait appris avec une profonde émotion son état presque désespéré.

Quelle peine éprouverait Aurore si elle était en état de comprendre, si elle savait qu'avec le docteur Marane, un des rares hommes de cœur capables de la défendre, allait disparaître.

Quel malheur ! Sans cette maladie soudaine, qui ne pardonnerait pas, à cet âge-là, le bon monsieur Marane aurait insisté pour que madame de Morailles pût voyager, partir avec Jeanne Le Chars. Mais cet espoir si faible s'évanouissait avec lui.

Jeanne pendant toute cette longue journée se morfondit d'inquiétude. Ne pouvoir veiller Aurore, épier sur ce cher visage le retour d'une lueur apaisante, les indices précurseurs du calme prêt à revenir, quel supplice !

Elle ne se fiait qu'à elle-même pour apprécier sincèrement l'état de son amie. Elle partageait les répulsions de son mari envers le docteur Saffroy ; elle se demandait avec alarmes ce qu'il en coûterait à Aurore si sensible, si délicate, de subir la présence imposée de cette garde étrangère, de cette madame Rock rébarbative.

Et, quant au marquis, ne le croyait-elle pas capable de tout ?

Cependant, après le dîner, elle osa affronter sa froideur courtoise et lui marquer l'étonnement pénible qu'elle éprouvait de s'être vue exclue de la chambre de son amie.

—Cette rigoureuse interdiction, madame, ne vous visait pas personnellement. Mais de quelques illusions favorables que votre affection pour ma femme se berce, il est trop certain que seuls les médecins, désormais, ont qualité pour apprécier la façon dont ils entendent soigner madame de Morailles.

—Voulez vous me dire par là, monsieur, ne put-elle s'empêcher de demander avec émotion, que ma présence ici est de trop ?

—Vous restez les hôtes de la marquise, répondit-il poliment, et les miens.

—Mais si je ne puis soigner Aurore, et si ma vue lui est interdite, rien me motive plus ici mon séjour.

Il eut un geste de regret désolé :

—Prenez-vous-en au docteur Saffroy, chère madame. C'est lui qui décide ici au mieux de la santé de votre amie.

Et quand Saffroy s'était présenté, Jeanne Le Chars avait attendu la fin de sa visite pour lui poser les mêmes questions. Il avait répondu, en frottant ses mains l'une contre l'autre en évitant de la regarder en face :

—Je dois soustraire la malade à tout ce qui lui rappelle les émotions passées. Plus vite elle sera séparée de ce qui fut sa vie, plus tôt elle guérira.

—Mais si elle me demandait ? .... Il est impossible qu'elle ne me réclame pas....

Le docteur Saffroy la regarda cette fois en face, résolu à frapper le grand coup et à se défaire de ces témoins embarrassants :

—Elle vous a demandé, en effet, mais sur mon ordre on lui a répondu que vous étiez partie, M. Le Chars ayant été rappelé par dépêche à Venise.

—Oh ! fit Jeanne se redressant. Vous avez osé ?....

—Les devoirs d'un médecin sont souvent cruels, mais ils ne relèvent que de sa conscience.

" Madame de Morailles a besoin d'un repos moral absolu, sous peine de perdre définitivement la raison. Vous l'aimez ; vous devez me comprendre, si impitoyable que je vous paraisse.

—Non, fit Jeanne exaltée, je ne vous comprends pas. Mais je vois ce qu'il me reste à faire. Je pars....

Souffroy s'était incliné sans répondre.

Deux heures après, Jeanne, Louise et le petit Jacques avaient quitté le chateau de la Roche-Torte. Sur son désir réitéré, que le marquis n'avait combattu que pour la forme, une voiture du château les avait conduits à la gare de Fontainebleau.

De là, ils gagneraient Paris,d'où elle téléphonerait à madame Seymour : seul recours, seul refu gé,